



HAL
open science

La restauration graphique des châteaux par les architectes à la fin du XIXe siècle : enjeux professionnels d'un exercice théorique

Franck Delorme

► To cite this version:

Franck Delorme. La restauration graphique des châteaux par les architectes à la fin du XIXe siècle : enjeux professionnels d'un exercice théorique. Transversale. Histoire : architecture, paysage, urbain, 2018. hal-03855346

HAL Id: hal-03855346

<https://hal.science/hal-03855346>

Submitted on 28 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ouverture

Gilles-Antoine Langlois

Interventions sur l'existant: théories et stratégies architecturales

11. Les Aubiers, chronique d'une réhabilitation perpétuelle

Vincent Arné

23. La restauration graphique des châteaux par les architectes à la fin du XIX^e siècle :

enjeux professionnels d'un exercice théorique

Franck Delorme

35. La soviétisation des Kremlins russes

Fabien Bellat

45. Le patrimoine colonial marocain à l'épreuve du façadisme (1912-2012)

Mouna M'Hammedi, Khadija Karibi et Karima Berdouz

55. La préservation du patrimoine bâti de la médina de Mahdia : stratégies et interventions de la communauté locale

Zeineb Youssef et Fakher Kharrat

67. Entre transformation et préservation : quel devenir pour la Cité de la Plaine à Clamart ?

Vanessa Fernandez et Valérie Foucher-Dufoix

Chemins

85. Architectes et historiens de l'architecture, le patrimoine bâti en questions

Gilles-Antoine Langlois et Luca Lotti

89. Les Aubiers et le Lauzun : deux ensembles de logements du quartier du Lac à Bordeaux (1966-2018)

Sébastien Girardeau

99. Les propositions de projets

Forlane Ghidina, Kimberley Affichard et Élodie Céré

Matériaux de la recherche

115. Le *Recueil d'architecture* : choix de documents pratiques

Samuel Drapeau



Photo couverture : La clairière des Aubiers à Bordeaux © Kimberley Affichard, 2018

10€
ISSN : 2551-5071

transversale / 3 / décembre 2018

ENSA Paris Val de Seine / ENSAP Bordeaux



Interventions sur l'existant :
théories et stratégies architecturales



Interventions sur l'existant : théories et stratégies architecturales

La restauration graphique des châteaux par les architectes à la fin du XIX^e siècle : enjeux professionnels d'un exercice théorique

Franck Delorme

Attaché de conservation à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine

En architecture, l'intervention sur l'existant ne date pas d'hier. Le XIX^e siècle peut être considéré comme le siècle fondateur de cette nouvelle pratique qui ne peut être uniquement synonyme de restauration comme respect de l'existant, mais également de transformation et d'évolution d'un patrimoine vivant à transmettre. Intervenir sur un édifice ancien nécessite tout d'abord de la part de l'architecte d'en connaître et d'en comprendre, non seulement l'état dans lequel il s'en saisit, mais les états successifs dont il reste des traces plus ou moins tenues, aisément perceptibles ou non. Cette approche de l'édifice a été largement adoptée par les architectes dès le milieu du XIX^e siècle, qu'il s'agisse de professionnels en charge de la conservation des monuments ou d'architectes libéraux chargés par une clientèle le plus souvent privée d'intervenir sur des édifices anciens.

Une pratique fondatrice d'une nouvelle approche de la restauration

Évoquant auparavant les travaux graphiques des pensionnaires de Rome, le terme de restauration change de sens au XIX^e siècle, avec la mise en place en 1837 de la Commission de monuments historiques, les premiers chantiers de restauration et en particulier ceux dirigés par Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc le mot désigne une opération concrète d'intervention sur un édifice pour lui restituer son état d'origine ou le maintenir dans son dernier état. C'est en même temps que naît le débat sur la déontologie. Or, le premier usage du terme restauration ne disparaît pas pour autant mais perdure de manière sous-jacente tout au long du siècle.

Il revient peut-être à Ludovic Vitet d'avoir le premier envisagé de consacrer une restauration graphique d'un monument qui ne soit pas antique mais médiéval. En 1831, alors inspecteur général des monuments historiques de retour de tournée dans l'Aisne, Vitet écrit dans son rapport au ministre de l'Intérieur, à propos du château de Coucy :

« À la vérité, c'est une restauration pour laquelle il ne faudra ni pierre, ni ciment, mais seulement quelques feuilles de papier. Reconstruire ou plutôt restituer dans son ensemble et dans ses moindres détails une forteresse du moyen âge, reproduire sa décoration intérieure et jusqu'à son ameublement ; en un mot, lui rendre sa forme, sa couleur, et, si j'ose le dire, sa vie primitive, tel est le projet qui m'est venu tout d'abord à la pensée en entrant dans l'enceinte du château de Coucy.¹ »

Le désir exprimé en 1831 par Vitet d'exécuter une restauration graphique du château de Coucy, sera très habilement exaucé par Viollet-le-Duc trente ans plus tard en 1861². Pourtant, ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle que ce genre d'exercice fera véritablement l'objet d'un intérêt de la part des architectes.

Avant 1880, les projets de restauration graphique ayant pour sujet un château, le plus souvent médiéval, représentent un faible pourcentage de ce type d'exercice auquel s'adonneront ensuite plus volontiers les architectes surtout ceux en fin de formation ou en début de carrière. À partir de 1885, la pratique connaît un véritable engouement. En 1990, dans la Revue de l'art, Françoise Boudon a mis en évidence³ l'attrance des architectes de cette période pour la production de relevés et de restitutions au moyen de splendides vues aquarellées et de plans au lavis, propres à séduire une clientèle potentielle fréquentant les salons où ces démonstrations sont exposées, pour ne pas dire étalées.

Les sujets et la nature des travaux

Plutôt que restauration, on parlera plus volontiers de restitution. Souvent fondés sur des fouilles archéologiques et sur l'examen des édifices en élévation, les essais de restauration se présentent en effet souvent sous la forme d'une série de plans levés correspondant aux grandes étapes de l'évolution des châteaux au cours du temps. Il n'est en effet par rare que les architectes reconstituent les états successifs et leurs différents dessins sont ainsi intitulés « état au XI^e », « état au XIII^e », « état au XV^e », « état actuel ».

On s'intéresse ici uniquement aux rendus complets, c'est-à-dire aux travaux comprenant à la fois des relevés et des essais de restauration. L'ensemble des relevés et des essais de restitution sous la forme de plans, coupes, élévations, perspectives, est souvent qualifié de monographies. Il faut noter que les dessins en géométral sont souvent complétés par des vues cavalières d'ensemble. Ceci représente la différence la plus notable avec les relevés et restaurations d'édifices antiques.

1. VITET, Ludovic, *Rapport à M. le ministre de l'Intérieur sur les monuments, les bibliothèques, les archives et les musées des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, du Nord et du Pas-de-Calais*, Paris : Imprimerie nationale, 1831, 115 p.

2. VIOLLET-LE-DUC, Eugène, *Description du château de Coucy*, Paris : Bance éditeur, 1861.

3. BOUDON, Françoise, « Le regard du XIX^e siècle sur le XVI^e siècle français : ce qu'ont vu les revues d'architecture », *Revue de l'Art*, n°89, 1990, p. 39-56.

Les relevés-restaurations et leurs auteurs

Avant de peut-être pouvoir pratiquer la restauration physique ou d'édifier de vastes demeures pour la bourgeoisie, nombreux sont les architectes à s'adonner à l'exercice de restitution graphique d'un édifice ancien par intérêt archéologique, par oisiveté ou plus certainement par pragmatisme professionnel. Il faut d'ailleurs remarquer que peu d'entre eux se destinent à entrer dans l'administration des monuments historiques et aucun n'est titulaire du Prix de Rome.

Parfois, la pratique de ce type d'exercice est vue comme un moyen de préparer l'entrée dans la carrière d'architecte des monuments historiques mais l'instauration du concours en 1893 viendra contredire cette possibilité. Pour son dossier de candidature au concours de 1893, Victor Dutocq réutilise ses travaux sur le château d'Écouen effectués en 1891. Est-ce une raison de son échec ? Si les connaissances archéologiques que représentent les relevés et restaurations de châteaux sont indéniables, il leur manque la plupart du temps une part technique propre à les préparer à l'épreuve en loge portant sur les problèmes de consolidation « désormais contreponds à l'épreuve analytique⁶ ».



Figure 3 : Château de Vizille, relevé de l'état actuel par Léon Bénouville, publié dans *L'Encyclopédie d'architecture*, 4e vol. 1891-1892, pl. 172.

Par ailleurs, il semble qu'en 1893, l'architecture civile a encore peu de place dans la politique patrimoniale en faveur de la restauration des monuments historiques. Les efforts sont encore principalement portés sur l'architecture religieuse, notamment les cathédrales dont la structure gothique et sa compréhension. En plus de ses études consacrées à l'architecture religieuse, Léon Bénouville prend également plusieurs fois pour sujet des châteaux, et ce bien avant d'intégrer le corps des architectes en chef des monuments historiques suite au concours de 1893. En 1875, il exécute le relevé du château de Graves dans l'Aveyron. En 1888, il présente au Salon la restauration du château de Madaillan dans le Lot-et-Garonne, qu'il a effectué l'année précédente. Trois ans plus tard, il présente au Salon de 1891 les relevés et la restauration du château de Vizille dans l'Isère (fig.3). Mais c'est l'église Saint-Julien-le-Pauvre à Paris qu'il choisit pour se présenter au concours de 1893. Il faudra attendre les années 1970 pour que l'architecture civile ait les faveurs des candidats et surtout des jurys des concours.

Les choix des sujets par leurs auteurs ne sont pas dus au hasard dans la plupart des cas. Ils ont le plus souvent un lien avec l'origine provinciale des architectes ou avec leur formation et leurs maîtres. On sait ainsi que le Blésois Henri Lafargue s'est attelé en 1892 à la restauration du château de Josselin, à l'exemple de son maître Jules de la Morandière, collaborateur de Félix Duban à Blois⁷. Se tisse ainsi une filiation de maître à élève à travers l'intérêt pour l'architecture castrale et les tentatives de restauration virtuelle ou réelle, parfois les deux. Des architectes sont encouragés et soutenus directement par des propriétaires de demeures. Henri Lafargue exécute son travail sur Josselin pour le duc de Rohan. Raymond Barbaud bénéficie de l'accueil à Bressuire du propriétaire du château, cousin éloigné de son père. L'architecte est ainsi autorisé à mener de minutieuses fouilles des ruines qui le conduiront à rédiger une monographie complète de l'édifice.

Cette pratique permet également de se mesurer à la critique au travers de la publication sous forme de planches dans les revues, souvent accompagnées de comptes rendus voire de notices historiques et descriptives, et de participer ainsi au débat architectural.

L'exposition des travaux aux Salons

C'est symboliquement Viollet-le-Duc qui ouvre en 1875 une longue série de présentations au Salon de travaux graphiques consacrés à des châteaux. Il faut bien entendu nuancer ce parrainage prestigieux, le travail de Viollet-le-Duc portant sur la restauration bien réelle du château de Pierrefonds pour Napoléon III poursuivie depuis la chute de l'Empire. En revanche, il est significatif par le sujet, un château, et par l'époque, le XV^e siècle. Sa portée est bien réelle, car en plus de marquer l'entrée de l'école viollet-le-ducienne au Salon, elle prouve l'intérêt nouveau pour d'autres types d'édifices. L'architecture civile du Moyen-Âge et de la Renaissance aura désormais le droit de cité sur les cimaises, à côté de l'architecture religieuse gothique et des études de sites antiques d'Italie ou de Grèce. Le Salon de 1875 marque véritablement cette ouverture. L'année précédente, en 1874, deux présentations portaient déjà sur le relevé et la restauration

6. BERCÉ, Françoise, « Formation et recrutement des architectes en chef depuis 1830 », *Monuments historiques de la France*, 1981, n°113, p. 16.

7. RIVOALEN, Émile, « L'architecture au Salon », *La Construction moderne*, 21 mai 1892, p. 391.

graphique de châteaux mais les sujets étaient plus consensuels puisqu'il s'agissait du travail de Félix Roguet sur le château de Chenonceau, une des merveilles incontestées des châteaux de la Renaissance en Val-de-Loire, auquel on peut ajouter celui de Charles Suisse sur le palais des Ducs à Dijon, bâtiment public urbain majeur.

Les travaux de relevés-restitutions seront présents désormais de manière constante, dès 1876 et jusque vers 1893, où ils commencent à être moins nombreux pour disparaître presque totalement après 1898. Il n'est bien évidemment pas très aisé, en l'absence des châssis ou de leur reproduction, de cerner précisément la nature des travaux : simple relevé ou relevé suivi d'essai de restitution ; d'autant que parfois les exercices graphiques ont été suivis de véritables restaurations physiques des édifices. Ce dernier point est d'ailleurs important car il justifie à nos yeux l'importance des accrochages publics et leur visibilité. Exécutés sur le modèle des envois des pensionnaires de Rome, que d'ailleurs ils côtoient et concurrencent sur les cimaises des Salons, ils y rencontrent certainement une aussi bonne voire meilleure audience de par leurs sujets, qui peuvent apparaître davantage familiers aux yeux du public. Pluralité et ouverture du débat sur l'architecture et sur l'histoire de l'architecture.

Il faut souligner la très grande place prise par les travaux sur les cimaises du salon. Le nombre moyen de châssis est d'environ 5, mais certains accrochages vont jusqu'à 10 voire 12 châssis, par exemple pour le travail d'Eugène Boudier sur Châteaudun. La surface occupée par ces châssis aux dimensions souvent démesurées est régulièrement épinglée par les commentateurs. Émile Rivoalen revient encore sur ce sujet en 1891, soulignant que « peut-être l'échelle de ces grands dessins aurait-elle pu, sans grand inconvénient, être un peu réduite, sauf pour les détails : le tout aurait gagné à pouvoir être rendu d'une façon un peu plus serrée ». Mais, il en comprend les raisons immédiates car « l'auteur, par expérience sans doute, sait qu'il faut 'tenir de la place' au Salon, si l'on veut 'taper dans l'œil' du jury, si l'on veut être bien en place⁸. »

Commentant la section d'architecture du Salon de 1892, Rivoalen revient à la charge en dénonçant le « Développement sans frein de monographies trop complètes, ces surfaces de papier tendu et couvert de hiéroglyphes à peine visible ou débordant de teintes tapageuses ! » Pour lui, les auteurs de ces rendus « tiennent surtout de la place et de mettent en frais », une « place honorable sans doute, mais [des] frais inutiles ». Mais ce sont aussi la qualité et la nature du rendu qui sont critiquées. Au Salon de 1893, Rivoalen s'arrête devant la restauration du château de La Rochefoucauld, due à Edouard Bauhain et Jules Godefroy, qui lui paraît « fort intéressante » ; cependant il souligne que les auteurs auraient « pu adopter une échelle raisonnable, en ce qui concerne au moins les ensembles » et regrettant que les auteurs aient manqué de temps pour donner des détails soignés, par fragments, non par travées, répétitions de l'ensemble ». Il se demande : « Pourquoi donc s'éreinter inutilement ainsi au tracé, au lavis et aux soudures de ces grandes surfaces de Whatman⁹ ? », puisque « ni l'auteur ni le spectateur ne peuvent embrasser, d'un coup d'œil, ces tours de force, sur lesquels des glaces hors mesure – presque des devantures de boutique – miroitent extraordinairement. Où diable remisera-t-on ces grandes vitrines, le Salon une fois fermé¹⁰ ? »

Bien plus tard, en 1912, la surface occupée par les travaux était encore dénoncée à l'occasion du Salon où Paul Tournon présentait sa restauration du château d'Anet. Jules Godefroy, qui pourtant, comme nous venons de le voir, s'était essayé avant lui à l'exercice, en critiquait l'échelle et aussi, cette fois, la médiocrité du rendu : « Tournon nous donne une monographie du château d'Anet, avec une façade à l'échelle du vingtième. Nous nous demandons pourquoi elle est à une si grande échelle. En tant que reproduction du château d'Anet, elle n'est pas intéressante et, au surplus, elle est d'un rendu froid avec des figures maladroitement dessinées du bout du pinceau ; l'auteur s'est même servi de teintes plates à l'encre de Chine. Mais c'est là un procédé à l'usage des écoles primaires, et encore¹¹ ! »

La réception et la diffusion des travaux

Ces exercices virtuoses ne sont pas toujours accueillis de manière bienveillante par la critique, notamment par les auteurs des comptes rendus des Salons. Les critiques négatives et positives portent sur des points différents. Tout d'abord, ce sont les sujets même des travaux qui font l'objet de réserves. Même *La Construction Moderne* qui a pourtant ouvert ses pages à la publication des exercices de restitution, pouvait émettre de nombreux doutes sur leur bien-fondé et leur intérêt du strict point de vue de l'architecture et de sa pratique. Franz Jourdain écrit le 9 juillet 1887 dans son compte rendu du Salon son désappointement pour ne pas dire son dégoût devant « des restaurations et des relevés de vieilleseries gothiques et renaissance. » Sa conclusion est lapidaire : « Peuh ! du bric-à-brac ! ». Bien entendu, son point de vue est lié à son engagement personnel sur ce que doit être l'architecture, c'est-à-dire avant tout de chose : moderne. La réception dépend de la personnalité de chaque critique. Dans les colonnes de *La Construction moderne*, les opinions émises évoluent, notamment avec l'arrivée de nouveaux critiques tels que Benoît-Édouard Loviot à partir de 1888, et d'Émile Rivoalen. Mais, selon la manière dont est traité l'exercice de restauration, la critique peut s'inverser. Ainsi Franz Jourdain reconnaît, lors du Salon de 1888, une qualité au travail que Léon Bénouville consacre au château de Madailan dans le Lot-et-Garonne. « L'idée de présenter le castel sous ses différents avatars, au XIII^e, au XIV^e siècles et de notre temps, est excellente¹². » Il reconnaît qu'« il y a là un moyen ingénieux pour intéresser l'architecte et, en même temps, amuser le passant. » Ce dernier point est important car, à son avis, « l'on oublie trop souvent qu'aux Champs-Élysées (le Salon), on ne s'adresse pas uniquement à des confrères. » La volonté de capter l'attention du jury s'accompagne du souci de faire en sorte que les travaux aient un caractère pédagogique, d'où une nécessaire virtuosité pour faire comprendre, non seulement rapidement mais aussi aisément, les dispositions d'une construction ancienne dont on a relevé les ruines - au propre comme au figuré - mais toujours virtuellement, sur le papier.

8. RIVOALEN, Émile, « L'architecture au salon », *La Construction Moderne*, 23 mai 1891, p. 386.

9. Le papier Whatman, du nom de son fabricant britannique, était un papier très utilisé au XIX^e siècle pour la peinture et particulièrement pour l'aquarelle.

10. RIVOALEN, Émile, « L'architecture au Salon des

Champs-Élysées », *La Construction moderne*, 20 mai 1893, p.385

11. GODEFROY, Jules, « Le Salon d'architecture en 1912 », *L'Architecte*, 1912, p. 42.

12. JOURDAIN, Franz, « L'architecture au Salon », *La Construction moderne*, 19 mai 1888, p. 375

Au surplus d'être présentés par leurs auteurs aux Salons, la plupart de ces travaux graphiques peuplent donc également de manière régulière, sous la forme de planches gravées, les pages des revues d'architecture : *Le Moniteur des architectes*, *l'Encyclopédie d'architecture*, *La Construction moderne*, etc.¹³ Il faut remarquer, en ce qui concerne notamment les monographies publiées dans *La Construction moderne* ou dans *L'Encyclopédie d'architecture*, que les textes étaient le plus souvent de la main même des architectes auteurs des études. *La Construction moderne* publie toutes sortes de restaurations : celles de Tiffauges par Georges Balleyguiers ou de Loches par Eugène Bruneau, par exemple. *L'Encyclopédie d'architecture* publie plus volontiers les travaux d'architectes en chef des monuments historiques : château du Grand-Pressigny par Henri Chaine (fig.4), château de Bonaguil par Paul Gout (fig.5) et château de Vizille par Léon Bénouville en 1891-1892 ; Tonquédec par Alexandre Marcel¹⁴. Mais pas seulement : dirigée par Henri Chaine et Paul Gout, la revue est ouverte aux élèves de l'école d'Anatole de Baudot comme Raymond Barbaud, qui y publie sa restauration du projet de Bressuire (fig.6), étudiée en dehors de tout contexte professionnel. Les travaux graphiques sont parfois accompagnés par des notices ou mémoires portant sur le compte rendu des fouilles, l'histoire de l'édifice, l'analyse de l'architecture et l'explication du travail de restauration à mener. Ces mémoires sont envisagés sur le modèle des mémoires explicatifs accompagnant les envois de Rome, preuve de la dimension scientifique à laquelle tiennent certains auteurs. D'un côté, il y a les notices, petits opuscules se rapprochant des *Descriptions* de Coucy et de Pierrefonds par Viollet-le-Duc. Au cours des années 1890, paraissent ainsi les notices rédigées par Raymond Barbaud sur Bressuire en 1891, par Émile Bobin sur Mont-Saint-Jean en 1892, par Jules Godefroy et Édouard Bauhain sur La Rochefoucauld en 1893 -notice historique, comportant essai de restitution au XV^e siècle et restauration au XVI^e siècle. Certains auteurs publient des ouvrages plus conséquents, de véritables monographies. Léon Bénouville associé avec Georges Tholin, archiviste départemental du Lot-et-Garonne publie en 1887 *Un château gascon du Moyen-Âge. Étude archéologique sur le château de Madaillan...*, ouvrage dans lequel sont retracés l'histoire du château, ses transformations et même son siège en 1575 par le Maréchal Blaise de Montluc. En 1903, Raymond Barbaud publie *Le château de Bressuire en Poitou*, monographie de 165 pages illustrée d'une centaine de dessins et d'une douzaine de planches hors-texte (fig.6).

Enfin il est fréquemment advenu que, comme certains projets de restaurations d'églises par exemple, des restaurations d'édifices castraux, bien qu'effectués en dehors de toute commande officielle, aient attiré l'attention des autorités. L'État a acquis à plusieurs reprises des rendus à destination des archives de la Commission des monuments historiques afin qu'ils servent de documentation pour de vraies restaurations

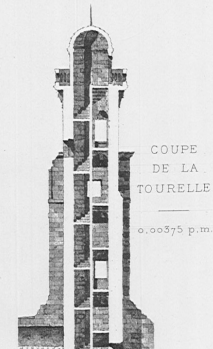
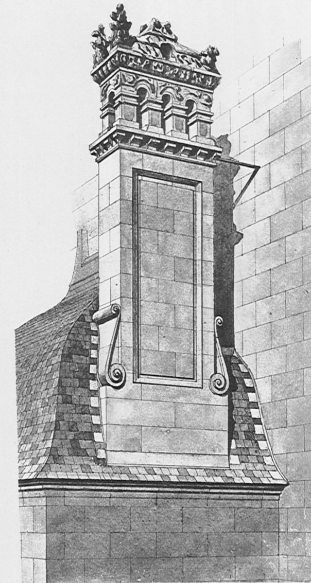
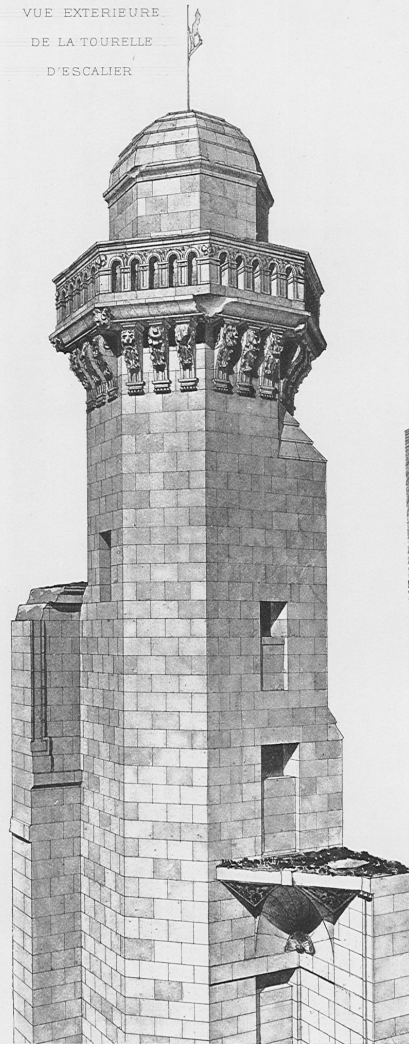
13. BOBIN, Émile, « Le château de Mont-Saint-Jean », *La Construction moderne*, n°50, p. 591-593 et n°51, p. 603-604 ; BALLEYGUIER, Georges, « Le château de Tiffauges », *La Construction moderne*, n°28, 13 avril 1893, p. 331-333, n°29, 22 avril 1893, p. 339-341 et n°30, 29 avril 1893, p. 357-358. Les planches de Darcy furent publiées dans *La Construction moderne* en septembre-octobre 1891.

14. BÉNOUVILLE, Léon, « Le château de Vizille », *Encyclopédie d'architecture*, 4^e volume, p. 107-110, pl. 171-

172 ; CHAINE, Henri, « Le château du Grand-Pressigny », *Encyclopédie d'architecture*, 4^e vol., 1891-1892, p. 149-150, pl. 177-178 ; GOUT, Paul, « Le château de Bonaguil », *Encyclopédie d'architecture*, 4^e volume, p. 107-110, pl. 171-172 ; CHAINE, Henri, « Le château du Grand-Pressigny », *Encyclopédie d'architecture*, 4^e vol., 1891-1892, p. 149-150, pl. 177-178 ; GOUT, Paul, « Le château de Bonaguil », *Encyclopédie d'architecture*, 4^e vol., 1891-1892, p. 169-172, 178-180, 186-189, pl. 149.

VUE EXTERIEURE
DE LA TOURELLE
D'ESCALIER

VUE D'UNE SOUCHE
DE CHEMINÉE



H. CHAINE, arch^{te} del.

Héliogravure Dujardin

CHATEAU DU GRAND PRESSIGNY
(INDRE-ET-LOIRE)

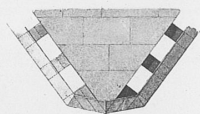
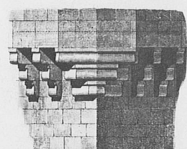
Librairies-Imprimeries réunies, Editeurs.

Imp. Taneur, & Paris

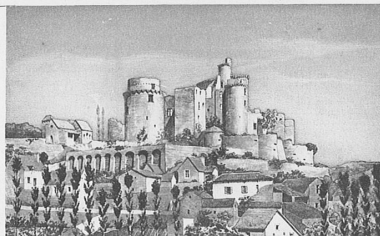
Figure 4 : Château du Grand-Pressigny, relevé par Henri Chaine, publié dans L'Encyclopédie d'architecture, 4e vol. 1891-1892, pl. 178.

IV^E S^IE

PL. 149

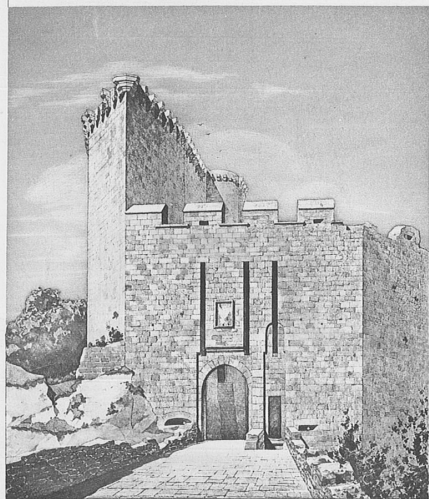


CORBEAUX DU DONJON

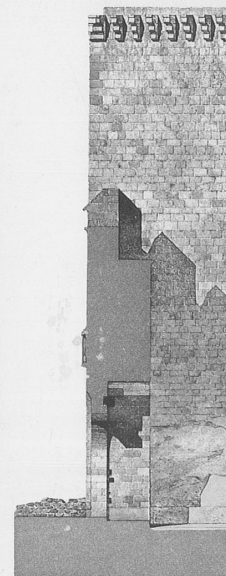
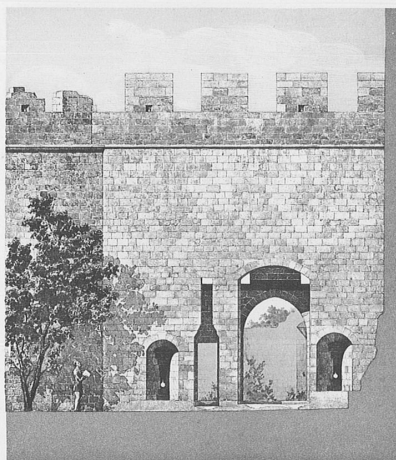


VUE GENERALE AU SUD.

ECHELLE
de 0.0074 p.m.



ELEVATIONS ET COUPE DE L'ENTREE SUR LA COUR INTERIEURE



Paul Gout, del.

Héliogravure Dujardin

CHATEAU DE BONAGUIL
(LOT ET GARONNE)

Librairies-Imprimeries réunies, Editeurs

Imp. Taneur, à Paris

Figure 5 : Château de Bonaguil, relevé par Paul Gout, publié dans L'Encyclopédie d'architecture, 4e vol. 1891-1892, pl. 149.

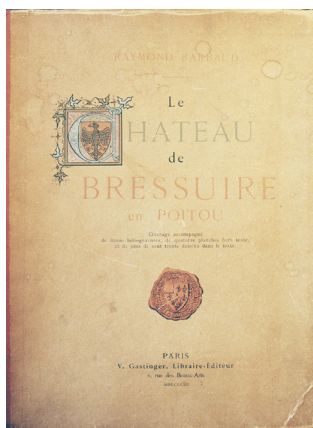


Figure 6 : Couverture de l'ouvrage de Raymond Barbaud, *Le château de Bressuire en Poitou*, Paris : V. Gasteringer, 1903.

à mener par les architectes en chef. Ainsi, sont acquis en 1875, les travaux de Denis Darcy sur le Vivier (Seine-et-Marne), en 1876 ceux de François Naples sur Fléville (Meurthe-et-Moselle) et d'Eugène Bruneau sur Loches¹⁵, en 1877 ceux de Paul Gout sur Bournazel et d'Eugène Bruneau sur Coucy, en 1884 ceux de François-Constant Bernard sur Gisors, en 1887 ceux de Georges Darcy sur Mehun-sur-Yèvre, en 1891 enfin les travaux de Raymond Barbaud sur Bressuire (Deux-Sèvres).

La médiatisation de ces exercices n'est peut-être pas sans effet sur la pratique des architectes et sur l'aspect pédagogique, tant pour les professionnels que pour le public. Il nous semble qu'à l'heure actuelle, cette association du relevé et de la restitution, outre une qualité esthétique indéniable, participe toujours d'une approche historiographique des édifices¹⁶. Celle-ci, loin de les figer dans leur supposée époque d'origine, démontre tout l'intérêt d'en comprendre l'évolution, sans nostalgie. En cela, elle se différencie de la restauration physique, qui, dans ses principes fondamentaux, tend encore trop à effacer le temps qui passe et, au nom de la pureté, à gommer les apports successifs qui enrichissent le palimpseste que constitue tout édifice.

15. Le complément sur Loches qu'il exécuta en 1880 fut également acquis.

16. Nous renvoyons ici à la contribution de FANCELLI, Paolo, « Le rôle potentiellement historiographique du relevé et de la restauration », Actes du colloque

international *Le relevé en architecture ou l'éternelle quête du vrai*, Paris : Lieux-dits et Cité de l'architecture et du patrimoine, 2011, p. 60-72 -même si nous n'en partageons pas toutes les conclusions.



TRANSVERSALE

Histoire : architecture, paysage, urbain
(création 2016)

Directeur de rédaction : Gilles-Antoine LANGLOIS, PR ENSA de Paris-Val de Seine

Secrétaires de rédaction : Gauthier BOLLE (MCF ENSA de Strasbourg, Samuel DRAPEAU (MCFA ENSAP de Bordeaux) & Donato SEVERO (PR ENSA de Paris Val-de-Seine)

Comité de lecture :

Laurence BASSIÈRES (MCFA ENSA de Paris-La-Villette), Fabien BELLAT (MCFA ENSA de Paris Val-de-Seine), Gauthier BOLLE (MCF ENSA de Strasbourg), Serge BRIFFAUD (PR ENSAP de Bordeaux), Laurence CHEVALLIER (MCF ENSAP de Bordeaux), Émilie D'ORGEIX (PR EPHE), Samuel DRAPEAU (MCFA ENSAP de Bordeaux), Jean-Pierre GUILHEMBET (PR U. de Paris-Diderot), Gilles-Antoine LANGLOIS (PR ENSA de Paris-Val-de-Seine), Gilles RAGOT (PR U. de Bordeaux-Montaigne)

Publication

ENSA de Paris Val-de-Seine (Philippe BACH directeur) &
ENSAP de Bordeaux (Camille ZVENIGORODSKY directrice) &
UMR CNRS Passages (site ENSAP de Bordeaux Bernard DAVASSE directeur)

Graphisme : Charlotte PETER (ENSA de Paris Val-de-Seine)

ISSN 2551-5071

Toutes les propositions d'articles doivent être adressées à :
gilles.a.langlois@bbox.fr